REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

Ire Année :: GENÈVE, Janvier 1910 :: No 1

SOMMAIRE :

Pages.

La Rédaction : Aux lecteurs 1
A. M. : Le Modernisme en Allemagne. 3
L. Fanti : Esodo silenzioso 15
Dr O. Sickenberger : Gewissen, Autorität und Gemeinde in Christentum 18
Tyrrelliana : In memoriam. — Quelques lettres inédites du p. Tyrrell. — Vent de persécution. — Rétractation. — La vie du p. Tyrrell 22
Chronique Internationale : La fin du « Rinnovamento ». — L'interdiction de « Battaglie d'oggi ». — Prof. M. Spahn. — Le nouveau cas Bureau. — Le p. B. Auracher. — Mgr. A. Giobbio. — Revue d'histoire et de littérature religieuses. — Il Commento. — La Cultura moderna. — Krausgesellschaft 28
Comptes rendus : H.-C. Corrance : Christianity at the Crossroads, by G. Tyrrell 35
Poignée de nouvelles 39
Livres reçus 40

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
4, Rue du Vieux-Collège, 4
GENÈVE

REVUE MODERNISTE
INTERNATIONALE

Organe de la Société Moderniste Internationale.

Paraît chaque mois en livraison de 40 pages environ.

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL : 10 Fr.
pour tous pays

LE NUMÉRO SÉPARÉ : 1 [illegible] 50

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

GENÈVE — 4, Rue du Vieux-Collège, 4 — GENÈVE

La Revue compte des collaborateurs et des correspondants en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Autriche-Hongrie, en Espagne, en Belgique, en Roumanie et en Amérique. Nous ne donnons pas la liste de leurs noms, car elle ne saurait être complète, étant donné que plusieurs d'entre eux, et parmi les principaux, sont encore obligés, aussi longtemps qu'ils n'auront pas réglé leur situation économique, de se cacher sous un pseudonyme.

La Revue étant ouverte à tous les courants du modernisme, chaque collaborateur garde la responsabilité personnelle des opinions émises dans ses écrits.

Nous prions nos collaborateurs qui écrivent dans un idiome autre que le français de bien vouloir nous adresser leurs communications, en très lisibles caractères latins.

La Revue donnera un compte rendu de tout ouvrage qui lui sera adressé directement.

Le second numéro ne sera envoyé qu'aux personnes ayant réglé leur abonnement.

REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

1910. — N° 1.

AUX LECTEURS

La recherche libre et sincère des formes les plus intenses et les plus agissantes de la vie religieuse, le besoin de mettre en commun, au profit de tous, les multiples expériences des âmes progressistes de tous les pays, telles sont les raisons d'être de cette revue.

Nous ne devons pas permettre que le résultat de ces épreuves personnelles, souvent décisives, soit entièrement perdu. Sous une apparence destructive, elles sauvegardent, en l'assimilant et en le dépassant, ce que la tradition chrétienne et, pour la plus grande part, toute notre civilisation moderne renferme de meilleur et de plus élevé.

Peut-être faut-il remonter jusqu'au XVIme siècle et, de là, jusqu'à Jésus-Christ pour rencontrer période semblable à la nôtre, où l'on se sente poussé à sacrifier ses biens, sa famille, sa vie pour répondre à l'appel d'un Dieu. Il nous faut bien du courage dans le cœur, bien de la foi dans l'avenir et dans la lumière intérieure qui éclaire notre route, pour renverser les idoles jadis révérées encore menaçantes, mais qui n'eurent souvent d'autre force que celle qu'il nous avait plu de leur accorder inconsciemment.

* * *

Toutes les revendications de la conscience moderne catholique, éprise de liberté, de sincérité et de vérité, préoccupée, en même temps qu'elle se débarrasse des entraves ecclésiastiques, de mettre au service de la vie les trésors d'une religiosité épurée et intensifiée : voilà ce qu'on peut

entendre par modernisme. Nous avons eu un modernisme scientifique qui réclamait l'autonomie absolue des méthodes scientifiques vis-à-vis de la théologie; nous avons vu un modernisme social qui affirmait l'indépendance complète des questions économiques à l'égard de l'autorité ecclésiastique; mais le modernisme est avant tout un problème essentiellement religieux. Il s'agit de savoir dans quelle mesure et par quels moyens les Eglises peuvent, aujourd'hui encore, être les sources et les guides spirituels de l'humanité et par quoi et comment on les remplacerait le jour où elles auraient failli à leur mission. Il s'agit de savoir quels sont les problèmes fondamentaux de la vie moderne que le christianisme doit se poser et résoudre s'il veut continuer à exister et à diriger la destinée humaine.

Pourra-t-il alimenter dans les cœurs et sous les formes les plus désirables l'amour qui va disparaître, éveiller l'élan spiritualiste dans les intelligences, et dans les consciences un besoin nostalgique de perfection, substituer aux sommations démagogiques un idéal démocratique qui élève plutôt qu'il ne nivelle ? nous donner, dans la crise ecclésiastique actuelle, les formes religieuses de la vie qui fermente en nous ?

Notre revue apportera sa contribution la plus large à la solution de problèmes si urgents et si vitaux. Et dans cette entreprise ardue, elle s'inspirera de cet enseignement de Jésus : « C'est le sabbat qui est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. »

Plutôt que de lutter cependant contre les institutions oppressives, notre tâche sera de former des consciences aptes à vivre de liberté pour la vérité et la justice. Quand l'âme de la multitude aura suffisamment évolué, les institutions nuisibles tomberont d'elles-mêmes.

* * *

Les conséquences intellectuelles et morales de l'Encyclique *Pascendi;* l'attitude persécutrice de la Curie ro-

maine vis-à-vis de ses fils les plus dévoués; l'excommunication et les mesures disciplinaires érigées en système; la conception toute politique et absolutiste d'une autorité qui ne souffre aucune manifestation de pensée et de volonté personnelle; l'*odium theologicum* contre tout ce qui est moderne et contre tous ceux qui sont modernes, ont fini par persuader plusieurs d'entre nous qu'une conciliation entre l'Eglise romaine et les aspirations les plus sacrées de notre conscience n'était plus possible. Quelques-uns, cependant, espèrent encore et désirent travailler dans le sens d'un accord futur. L'avenir nous dira laquelle de ces deux attitudes, la radicale et la modérée ou réformiste, est la plus féconde et la plus vraie. En tout cas, les pages de la revue sont ouvertes à tous : aux modernistes de la gauche comme à ceux de la droite. Tous, nous avons encore un long chemin à parcourir ensemble. Peut-être serait-il encore souhaitable de se débarrasser de toute préoccupation ecclésiastique, afin de rétablir l'équilibre de notre esprit, en une sérénité absolue. Il est urgent, en tout cas, que chacun assume une allure nette et réfléchie, car cette revue ne saurait vivre d'équivoques.

* * *

Le nombre de nos amis est aujourd'hui légion. Il est telles régions d'Italie et de France où le difficile n'est point de trouver un moderniste plus ou moins conscient, mais de rencontrer un conservateur convaincu et sincère. Qui ne sait que des milliers de prêtres quitteraient volontiers l'Eglise s'il était possible de leur assurer un digne travail ? Triste sort que celui d'une institution, fondée sur l'amour et faisant appel à l'esprit, qui ne possède d'autre entrave pour retenir ses ministres que celle de la faim!

Si beaucoup de nos amis se cachent encore, pour des motifs compréhensibles et que nous voulons respecter, leur âme nous appartient. Beaucoup d'autres encore sont des modernistes qui s'ignorent. Nous espérons que cette

revue sera pour eux l'étincelle qui éclairera définitivement leurs consciences.

A toutes les âmes parsemées à travers le monde, travaillées par une crise tragique, et qui, avides de liberté et de lumière, épiées et persécutées, vivent dans une atmosphère de haine et de soupçons, nous offrons l'affectueuse attention de ceux qui souffrent et ont souffert comme elles, nous offrons le réconfort d'une solidarité internationale.

* * *

Bien que la réaction moderniste semble, au sein du catholicisme romain, plus urgente et plus nécessaire que partout ailleurs, nous nous sentons, cependant, en vivante communion d'âme avec les modernistes de toutes les confessions et de tous les partis. Nous sommes particulièrement heureux d'annoncer que notre cause a gagné la sympathie féconde des protestants les plus éclairés et qu'avec eux nous travaillerons ensemble à nos aspirations communes. Et nous reprendrons alors le vrai idéal de leurs pères du XVIme siècle, qui ne fut pas une pure et simple réforme de l'Eglise, mais qui, conçu sous d'autres termes et réalisé par d'autres moyens, est l'idéal qui nous anime tous aujourd'hui : la régénération intégrale de la vie, basée sur la réhabilitation des valeurs sincèrement humaines, fécondée par l'exaltation religieuse et libre en Dieu par Jésus.

Que cette ville de Genève, qui fut le berceau d'une nouvelle étape religieuse de l'humanité, soit d'heureux augure pour le succès de notre entreprise.

Janvier 1910.

La Rédaction.

LE MODERNISME EN ALLEMAGNE[1]

On sait que Pie X fit frapper une médaille à la mémoire immortelle de sa glorieuse victoire sur le dragon venimeux du modernisme, que, nouveau saint Georges, il terrassa de sa main puissante. Les écrivains ecclésiastiques, eux aussi, sont tous d'accord pour vanter en Pie X le triomphateur de l'hérésie la plus redoutable qui ait jamais existé, l'hérésie critique. En réalité, Pie X n'a rien vaincu. Ses foudres ne furent que de bruyants pétards, sans échos. Il est vrai qu'il a supprimé quelques journaux progressistes, la *Quinzaine,* le *Demain,* les *Studi religiosi,* le *Rinnovamento* et d'autres. Mais ces revues étaient semblables à l'Hydre, dont les têtes renaissaient à mesure qu'on les tranchait. Précisément dans ces deux dernières années, le modernisme français a déployé une activité scientifique qui mérite toute notre admiration. En Italie, les milieux les mieux informés nous assurent qu'on ne se soucie point des directions pontificales et que la nouvelle école progresse plus que jamais. Le cas pareil se présente chez nous, en Allemagne. Certains optimistes incorrigibles assuraient que le modernisme n'existait pas dans ce pays. Or, en France, on faisait tomber la responsabilité de cette extension de la philosophie moderniste à l'infiltration des idées de Kant et les dévastations de la critique biblique aux connaissance de la critique des protestants allemands. Comment donc, dans la patrie même de Kant, au pays des grands critiques, comme les *Reimarus,* les *Strauss,* les *Holtzmann,* les *Harnack,* les *Wellhausen,* la théologie ca-

[1] L'importance de cet article, si plein de faits et d'observations aiguës, n'échappera à personne. Il est dû à la plume d'une des plus éminentes personnalités de l'Allemagne catholique, et dont la collaboration sera vivement appréciée par les lecteurs de la *Revue.*

tholique n'aurait-elle pas été influencée par leur philosophie et leur rationalisme ? Naturellement, partout où régnait la méthode scolastique (et elle régnait et règne encore en bien des endroits, spécialement où les professeurs ont été formés par Rome ou les jésuites), la philosophie ou la théologie s'étaient senties préservées de tout souffle d'esprit moderne. Mais partout où la théologie catholique assumait un caractère réellement scientifique, dans les écoles des Döllinger et des Héfélé, elle s'était imprégnée des mouvements et des méthodes de son milieu, c'est-à-dire du monde protestant, et, sans en avoir pris conscience, elle se trouvait depuis longtemps parfaitement « moderniste ». On se rappelle dès lors la stupéfaction que causa l'Encyclique de Pie X! Les représentants de la théologie scientifique en restèrent abasourdis, comprenant d'emblée que, pour l'orthodoxie, les études les plus indispensables seraient les plus rigoureusement défendues. Les cercles universitaires, le plus vivement frappés, s'élevèrent évidemment avec le plus fort élan contre cette intolérable réaction. *Albert Ehrhard,* professeur à l'Université de Strassbourg, fort suspect depuis quelques années aux jésuites et à leurs amis de et hors de Rome, publia un article très important contre la *Pascendi* et provoqua toute l'ire du pape. Bientôt après, il est vrai, il signa une fort habile rétractation, qui satisfaisait à la fois le Vatican et désarmait les ennemis qui souhaitaient et combinaient sa ruine. Mais c'était là une rétractation qui ne rétractait rien du tout et qui se bornait à une déclaration de déférence filiale et loyale envers le saint Père. Non moins énergiquement protesta aussi *Joseph Schnitzer,* professeur à l'Université de Munich; mais comme il se refusait de se prêter à la rétractation désirée, il était immédiatement interdit et destitué. Bien des théologiens allemands, dont l'orthodoxie est avérée, s'étaient exprimés en outre avec infiniment plus d'amertume dans le cercle étroit et discret de leurs amis, et s'ils évitaient, pour différentes raisons,

d'avouer publiquement leur courroux, ils ne songeaient point pour autant à se conformer aux modèles et prescriptions de l'Encyclique. Comme si Pie X n'avait jamais existé, ils continuaient et continuent leur marche. Les évêques allemands se gardent bien d'intervenir. Le Vatican avait annoncé avec triomphe que l'épiscopat allemand avait donné son adhésion à l'Encyclique. Mais la curie romaine avait tu soigneusement que l'adhésion donnée par les évêques était accompagnée de remarques sérieuses contre différentes mesures de discipline et particulièrement contre le fameux « comité de surveillance », qu'ils déclaraient absolument impraticable et inacceptable dans leurs diocèses. Le seul prélat qui procéda avec une cruauté vraiment toute ecclésiastique fut l'évêque de Wurzbourg, qui excommunia et priva de son bénéfice le Dr *Engert,* jeune homme d'un talent et d'une érudition rares et qui avait commis le crime irrémissible de publier un livre sur les grandes questions des premières pages de la Bible. Monseigneur espérait que la brebis égarée, pressée par la misère et la faim, rentrerait aussitôt au bercail. Mais les tristes expériences que le Dr Engert avait faites n'étaient pas de nature à le ramener au sein de l'Eglise : il prit la rédaction du *Neues Jahrhundert,* journal bien connu des modernistes allemands, et qu'il dirige avec un dévouement à toute épreuve.

D'autres exégètes ne furent pas troublés, non que leurs opinions fussent moins audacieuses, mais simplement parce qu'ils se tenaient davantage sur la réserve ou qu'ils étaient sujets d'évêques moins fanatiques.

Ceux-ci avouent franchement que les saintes écritures contiennent des erreurs. Ils ne soutiennent plus que la Bible est la parole de Dieu, mais seulement que dans la Bible il y a parole de Dieu. Ils admettent des parties bibliques prises à d'autres sources. Ils ne nient pas que les saints livres ne soient pas toujours écrits par les auteurs à qui ils sont attribués par la tradition. C'est ainsi que les

cinq premiers livres de l'ancien testament ne sont point l'ouvrage de Moïse, et que le récit de la Genèse sur la création n'est autre chose qu'un mythe, une hymne de la poésie sacrée. L'inspiration n'est pas contestée ouvertement mais atténuée de façon qu'il n'en reste plus guère. A quoi bon une inspiration divine qui ne nous garantit pas la vérité des choses racontées ? Les concessions faites dans l'histoire des dogmes ne sont pas moins importantes. On ne met plus en doute que le dogme de la divinité du Fils et du Saint-Esprit ne soit le résultat d'une longue évolution, pleine de luttes les plus acharnées. On n'affirme plus l'institution de tous les sacrements, et particulièrement celui de la confession, par Jésus-Christ. La messe des premiers jours, dit-on, n'offrait pas encore le caractère de sacrifice qui se développa au cours des temps. Il va sans dire que dans les siècles reculés la papauté d'aujourd'hui était inconnue. Le credo apostolique n'a rien à faire avec les apôtres; le célibat est une institution hiérarchique due à l'esprit dominateur des papes et qui pourrait et devrait être aboli pour le salut de l'Eglise. En un mot, le décret « Lamentabili » et l'encyclique « Pascendi » n'existent que sur le papier pour ces théologiens qui emploient une virtuosité étonnante dans l'art honteux de tergiverser et d'échapper aux prescriptions les plus claires de la doctrine ecclésiastique.

Néanmoins ces théologiens veulent faire croire à d'autres et croient peut-être eux-mêmes qu'ils sont les fils orthodoxes de l'Eglise. Plus ils s'éloignent de la scholastique, plus hautement ils s'en font les revendicateurs. Ils rejettent violemment toute affinité avec le modernisme, et pourtant leur crypto-modernisme est bien plus dangereux pour l'Eglise que le modernisme honnête et franc dont les brebis craintives peuvent facilement se préserver, puisqu'il ne se revêt pas d'une peau d'agneau. Ces crypto-modernistes se rencontrent dans toutes les universités et séminaires allemands. Dénoncés et épiés par des collègues

zélateurs, ils sont bien connus de leurs évêques et du Saint-Siège, mais les supérieurs ecclésiastiques ne les attaquent pas, et Rome même se tait. Dans son Encyclique, Pie X avait ordonné des mesures presque barbares contre les malfaiteurs modernistes; il se contenta de frapper les plus éminents. Mais quand il fallut procéder contre tous les coupables, il recula lui-même. Il s'effraya de leur nombre et du bruit que le châtiment aurait causé dans le monde cultivé. Le courage d'exécution lui manqua. Les étudiants se trouvent moins encore inquiétés que les professeurs. Si les évêques allemands voulaient exclure des séminaires tous les jeunes gens suspects de modernisme, ils devraient fermer leurs instituts, car leur nombre est légion. Seul l'évêque de Rottenburg, en Wurtemberg, eut l'ambition de chasser les éléments les plus intelligents et il trouva tout à fait naturel de faire confisquer les carnets de notices intimes, écrites au jour le jour par un de ses élèves.

Qui a pour soi la jeunesse est maître de l'avenir! Or la jeunesse étant enthousiaste des idées nouvelles, des réformes ecclésiastiques et du progrès scientifique, on pourrait croire qu'en Allemagne le modernisme sera vainqueur en un temps très rapproché. Malheureusement ces espérances ne sont pas aussi près de se réaliser qu'on se l'imaginerait. La grande majorité des catholiques laïcs et du clergé ne veulent pas entendre parler de modernisme; ils considèrent tout ébranlement de la foi comme une atteinte portée à l'autorité qu'ils exercent sur leurs fidèles. Il n'existe pas de pays où le clergé ait une telle puissance sur les masses populaires. Cette puissance consiste dans la force de persuasion religieuse. Tout ce qui diminue l'une affaiblit l'autre. Le clergé allemand est orthodoxe par politique. Par politique il aime les jésuites et haït les modernistes. Que les jeunes gens s'adonnent à des études même un peu suspectes pendant leur temps de séminaire, c'est encore supportable, mais sitôt entrés dans la vie

pratique il s'agira d'abandonner toute idée moderniste. Dès lors toute opinion personnelle est abolie : leur emploi leur impose leur credo. Peu à peu la politique devient leur religion. Sans exagérer, l'on peut dire que les trois quarts du clergé allemand sont absorbés par les grands services qu'ils prêtent au « Centrum », le parti catholique, puissant non seulement au « Reichstag » mais aussi et plus encore dans les parlements des pays confédérés, formidable à tous les gouvernements, gâté et flatté par tous les ministres. Devenir député, voilà le songe le plus ambitieux du prêtre allemand. Il est incontestable que les prêtres fournissent un immense travail politique. Ils sont les rédacteurs et collaborateurs d'innombrables journaux et revues catholiques. Ils fondent, organisent, dirigent toutes sortes d'unions : unions d'ouvriers, unions de jeunes gens, unions d'apprentis, unions de pères, unions de mères, unions de valets, unions de servantes, unions de crédits et de caisses rurales. Ils font des discours populaires et instructifs. Et non seulement les pasteurs des grandes villes sont bourrelés de besogne, mais les curés de campagne eux-mêmes sont loin de chômer. Leurs paroisses sont souvent très étendues et, spécialement dans les contrées montagneuses, requièrent beaucoup de temps et de peines. Ils ne se bornent pas, eux non plus, à la cure des âmes; mais ils se placent à la tête des bureaux de bienfaisance et deviennent les chefs des écoles normales. Tout cela exige un labeur extraordinaire qui leur enlève tout le loisir des études scientifiques. L'autre jour une de mes connaissances, prêtre respecté et organisateur socialiste dans une grande ville industrielle, vint me trouver. Il me renseigna sur les besoins et les souffrances de son milieu ouvrier, puis nous causâmes des questions actuelles du modernisme, de la critique évangélique et de la vie de Jésus. « Mon Dieu, mon Dieu — me dit-il — combien tout cela est intéressant! Je suis sûr, si je n'étais pas chargé du soin de mes ouvriers, que je serais le mo-

derniste le plus enragé. » Avec la perte des loisirs disparaît peu à peu l'amour des études, on les oublie; les devoirs journaliers s'imposent péremptoires. Ces devoirs du prêtre et du politique commandent l'orthodoxie, l'orthodoxie à tout prix. Comment en serait-il autrement ? Le « Centre » prétend protéger et défendre la foi catholique contre les attaques perfides des libéraux, et le prêtre, patron légitime de cette foi traditionnelle, serait, en tant que moderniste, l'allié des libres-penseurs ? Voilà qui est bien impossible!

Mais il y a autre chose. Le catholicisme est une institution absolument autoritaire. Rome, le clergé, le Centre, tous aspirent à la puissance. C'est l'amour de la domination, non de la vérité, qui les anime. Le modernisme, tout au contraire, affirme des tendances ouvertement démocratiques. Il a une soif inextinguible de vérité, il réclame des arguments solides et se défend opiniâtrement de regarder tous commandements ou fulminations autocratiques, toutes mitres ou crosses, comme des instances ou des garanties sérieuses de vérité. Ce sont les arguments qui importent, non les dignités personnelles. Voilà le vrai motif de la haine irréconciliable de Rome contre le modernisme. Pour le Vatican, le moderniste est démocrate et le démocrate moderniste. Pourquoi *Murri* fut-il condamné ? Il ne partageait pas les idées de Loisy et était un vrai scholastique, mais il était démocrate et partant moderniste! Ce sont spécialement les pays les plus démocrates, la France et l'Italie, qui ont donné au modernisme ses soldats les plus vaillants et les plus redoutables. En Allemagne les provinces du sud sont beaucoup plus démocrates que celles du nord, et l'Allemagne du sud est justement la patrie et le foyer du modernisme. Les *Schell,* les *Ehrhard,* les *Engert,* les *Schnitzer,* les *Sickenberger,* les *Jos. Müller* — tous sont fils du sud. Comme Rome, comme l'orthodoxie, comme le catholicisme, la Prusse est autoritaire, conservatrice, réactionnaire. Les prélats du nord, ac-

coutumés à l'obéissance aveugle qui, par le militarisme, est devenue la seconde nature de tous les Prussiens, ont une horreur des allures un peu plus libres et progressistes de leurs confrères du sud. Un évêque de Westphalie accueillit un professeur bavarois, prêtre exemplaire et sans trace de modernisme, avec un soupçon mesquin dès la première heure de son séjour à l'Université et ne cessa jamais de le vexer, de le troubler, de le surveiller jusqu'à ce qu'il le vit hors des frontières de son diocèse. Ce furent les évêques prussiens qui remplirent le rôle de dénonciateurs de Schell, à Rome, lorsque les évêques bavarois se refusèrent à le proscrire. Le cardinal de Cologne n'épargna pas son indignation à un savant qui osa risquer de bien timides remarques sur certaine question théologique qui, pour le monde scientifique, n'est dès longtemps plus en question. Tous les évêques prussiens, et le dit cardinal en particulier, affectionnent cette pose de commandants qui font marcher leurs bataillons à leur gré, et leurs troupeaux ecclésiastiques estiment juste de n'avoir pas plus d'indépendance de volonté que la plus naïve recrue de l'armée. Le besoin de domination est le caractère commun du clergé romain et du Centre allemand, mais les prêtres du nord en sont plus fortement imprégnés encore que ceux du sud et veulent bien moins entendre parler de modernisme que les bons curés de la Bavière, du Wurtemberg ou du Grand-duché de Bade.

Toute orthodoxie est intolérante et décidée d'anéantir l'opposition. Les ultramontains détestent le protestantisme et l'orthodoxie luthérienne n'aime pas l'Eglise romaine. Néanmoins les orthodoxes catholiques marchent souvent bras dessus bras dessous avec les hérétiques; les uns et les autres sont les gardiens zélés de l'autorité ecclésiastique et dynastique et ont en horreur la démocratie et la recherche scientifique libre. Comme le Centre et le clergé catholique, l'orthodoxie protestante est l'ennemie capitale du modernisme. Le luthéranisme ne peut pas trop

manifestement violer le principe sacré de la recherche scientifique libre, néanmoins il voue aux théologiens libéraux une haine plus hostile encore que le Vatican, et il fut enchanté du concours qu'il reçut par l'Encyclique pontificale, embarrassé qu'il était de la critique qu'on lui opposait et contre laquelle il ne savait pas se défendre. Les journaux et revues luthériennes se hâtaient de recommander et d'exalter le nouveau Syllabus et l'Encyclique, et sans doute ils auraient baisé les mains et les pieds de Pie X si le pape avait expressément anathématisé leur méchant Harnack, comme li avait fulminé contre son pauvre Loisy. Qui donc aurait pu contester la sagesse des moyens employés par le Saint-Siège puisque les hérétiques eux-mêmes les louaient, et comment n'aurait-il pas été ravi de son propre succès à cet égard.

Comme les orthodoxies, les autorités sont solidaires entre elles. L'Eglise bénit le trône et la couronne protège l'Eglise. Ostensiblement *Guillaume II,* chef de l'Eglise protestante, si souvent maudite par le pape, caresse le Saint-Siège. Profondément croyant, époux d'une femme religieuse et très orthodoxe, il salua, lui aussi, l'Encyclique, colonne forte de la chrétienté contre les assauts de l'incrédulité qui va croissant de jour en jour. Il était mécontent que les promulgations du pontife romain eussent été blâmées irrévérencieusement par des théologiens catholiques. Pour remédier à ce scandale, un autre théologien, venu toujours du nord et connu comme un des plus rétrogrades du royaume, entonna un hymne à la louange de Pie X et de ses ordonnances, musique qu'on ouït très volontiers à Berlin et à Rome, mais qui malheureusement ne trouva qu'un très faible écho dans le monde scientifique.

Quel sera donc l'avenir du modernisme allemand ? On ne doit pas triompher trop tôt, c'est entendu, mais désespérer serait être loin de compte! Les peuples marchent et le Centre allemand ne les arrêtera pas. Peu à peu il se transformera lui-même. Le Vatican, le cléricalisme de tout

l'univers, tressaille déjà de la crainte que les laïques puissent un jour s'aviser de leur majorité. Et voilà justement ce qui est en train de se passer. Jusqu'à présent, il est vrai, les catholiques, et ceux mêmes des classes supérieures et cultivées, croient aux sermons du plus simple capucin et les suivent aveuglément. Un très célèbre professeur d'université ne se gêna pas d'avouer qu'en matière de religion il avait la foi de l'ouvrier. Hélas! les ouvriers, eux aussi, commencent à s'éveiller. Ils s'obstinent à ne plus être mineurs, dupes du premier catéchiste venu. Qui l'aurait cru, au sein du Centre allemand lui-même, un mouvement se dessine qui ne se laisse plus arrêter! Les évêques fulminent, les prêtres gémissent et se lamentent. Il est trop tard. Les catholiques se souviennent de leurs cervelles et se mettent à regarder de leurs propres yeux, et non avec les regards myopes de leurs confesseurs, esprits souvent tant soit peu bornés. Et, tout étonnés, ils observent aussitôt que beaucoup de choses ne sont pas telles qu'elles leur furent prêchées. Le Saint-Siège fut consterné d'apprendre qu'il existait une sorte de conjuration de catholiques allemands qui voulaient abolir l'Index. Le cardinal de Cologne est fâché de ce que les ouvriers réclament leur indépendance dans toutes leurs affaires économiques, dictées et dirigées jusqu'ici par des agents ecclésiastiques, qui ne cherchaient que leur propre intérêt et prétendaient toujours ne vouloir que le salut des fidèles. La *Germania,* journal principal du Centre allemand, blâme ouvertement les tendances modernistes du professeur *Spahn,* fils d'un des plus illustres chefs du parti catholique, et la presse vaticane répète les mêmes plaintes. Ce sont des symptômes bien inquiétants pour la Curie romaine. Plus les laïques se délivrent du joug du cléricalisme, mangent du fruit de l'arbre défendu de la science, plus ils sont accessibles au nouveau courant religieux et comprennent que les ordres hiérarchiques ne leur sont pas indispensables. Maintenant, et probablement pour l'avenir immédiat, l'Allemagne ca-

tholique et le Centre sont les plus forts soutiens de la réaction ultramontaine. Mais la forteresse inébranlable du Centre s'ébranle en dépit de tous les démentis, le moment viendra où elle s'écroulera et, avec elle, la dernière barrière contre le modernisme. Dominés et tyrannisés pendant des siècles innombrables, les laïques conquièrent peu à peu toutes les positions de leurs anciens maîtres. Ils vont délivrer la religion de la théologie; il faudra délivrer la théologie des théologiens, laïciser l'Eglise, comme Jésus-Christ, qui n'était pas prêtre, nettoya la synagogue et le temple. Alors les catholiques cesseront d'être des fétichistes, les prêtres ne seront plus des magiciens. Ils seront des hommes.

A. M.

ESODO SILENZIOSO

Triste ma sicuro prodromo di sconfitta, la diserzione delle reclute alla vigilia della battaglia! Doloroso sintomo di decomposizione nazionale il disgregamento della disciplina militare e la ripulsione per la dura ma doverosa vita del campo!

E pure la chiesa ufficiale assiste oggi in una incosciente indifferenza allo sbandamento dei suoi soldati, alla dissoluzione della sua milizia: tanto più significativi l'uno e l'altro in quanto il clero costituisce, bene o male, una milizia volontaria, e la sua professione non implica asprezze eccessive e disagi continui.

Chi redigerà la statistica di quei preti che, dopo aver inchinato un giorno il capo alla promessa dell'obbedienza e steso le mani alla consacrazione del crisma, si sentono un altro giorno fatalmente costretti a risollevare il capo dalla servile obbedienza e ad invocar sulle mani un'altra consacrazione, la consacrazione del libero lavoro e del vero apostolato civile?

C'è innanzi tutto il gruppo di coloro che la chiesa ha pub-

blicamente espulso dalle file del suo sacerdozio. Tempre elette di studiosi e di organizzatori, caratteri fieri e recisi, volontà tenaci, sognatrici di un rinnovamento religioso, provocarono la facile e ignorante condanna di Roma: e Roma, incurante dell'avvenire, inconsapevole del significato dei propri atti, rinunziò alla cooperazione preziosa dei suoi figli più eletti. Un gregge d'inetti e di irresponsabili essa vuole: aborre dallo sforzo del pensiero e rifugge dagli ideali della ringiovanita coscienza religiosa. Coloro che avevano vagheggiato una sintesi superiore di religiosità e di progresso furono messi clamorosamente al bando: grani fecondi di polline che il vento della bufera ha trasportato su più ampio terreno di ministero. Ma Roma è fortunata e sa trar profitto dell'indifferenza, generata nel pubblico dalle correnti del positivismo. Chi ha compreso nel suo intimo significato la crociata bandita contro la scienza religiosa da colei che pure si arroga il diritto di parlare in nome del Vangelo?

Più vasto l'esodo tacito e inosservato di innumerevoli preti, non illustri per opere di scienza, ma ugualmente saturi d'ideale cristiano. Un giovane prete, perseguitato dai superiori miopi e sospettato da colleghi paurosi, abbandona il suo posto nell'insegnamento, ed entra nell'officina, operaio fra operai.

Altrove, un parroco di città di provincia, rassegna sdegnosamente la sua carica nelle mani del vescovo, per riprendere la sua opera di pedagogo cristiano in un colleggio laico. Un suo collega ne segue l'esempio e passa l'Oceano, in cerca di occupazione decorosa. Il clero ufficiale italiano deve aver perduto a questa maniera molte delle sue reclute. Non c'è diocesi che non abbia avuto un esempio. Chi si è accorto di questi preti non amanti di grandi gesti e non avidi di pubblicità, che hanno silenziosamente abbandonato il posto della loro servitù spirituale? Povere foglie autunnali che il vento di novembre ha fatto cadere, e che il turbine della vita farà macerare!

Ma c'è una terza, più ampia, categoria di preti che ha com-

piuto il transito nella maniera più misteriosa, che ha realizzato, cioè, la sua ultima rinuncia nell'intimo della propria anima, conservando le insegne della sudditanza e della disciplina esteriori. Quanti sono attualmente nel clero gli individui che conservano la pienezza delle loro funzioni sacerdotali, e pure hanno in cuor loro spezzato tutti i vincoli del loro intollerabile servaggio e sospirano, con l'anima in pianto, la redenzione d'Israele? Quanti sono i sacerdoti che vedono ormai nettamente il triste destino di Roma, ostinata persecutrice di ogni progresso, sterile inculcatrice di vecchie idealità medioevali; che sentono il palpito di un cristianesimo rinnovato e attendono l'ora del Signore per propagarne l'annuncio al di là delle consunte barriere poste dall'ortodossia?

Roma sa di loro, e si studia di procrastinarne l'esodo pubblico. Ma per chi misura il valore di una gerarchia e scruta i caratteri di una situazione, non dai quadri ufficiali, bensì dal reale atteggiamento degli spiriti, sa che quanto c'è di vivo e di alacre nel clero, ha già fatto divorzio dalla teocrazia della *Pascendi*. Possono ancora questi ecclesiastici, rinunciatori in *foro interno,* indossare le insegne del sacerdozio burocratico ma la loro anima è fuori del recinto, e vive nella grande corrente della libertà religiosa. Molti sono disposti a deplorare il loro atteggiamento, che giudicano vile ed ipocrita. Io no. Non rappresentano essi nella chiesa di Pio X l'elemento più energicamente disgregatore e, nel momento della più viva battaglia, non sapranno essi assumere francamente la loro buona posizione? A me pare che il loro sforzo purificatore sarà tanto più decisivo quanto più lungamente l'attesa avrà intensificato l'energia e il desiderio.

Frattanto val la pena di analizzare le ragioni della loro transformazione spirituale. Essi non hanno rinunciato alla loro vocazione di ministri dello Spirito nel mondo; non hanno arrossito del Vangelo predicato dal Figliuolo dell'Uomo; e non hanno abbandonato la luminosa visuale del Regno di Dio. Ma attingendo la loro speranza religiosa non più dalle fredde formole dogmatiche create dall'intellettualismo, bensì

dalla predicazione autentica del Cristo, e rivivendo la mite speranza messianica che illuminò di sorriso i primi discepoli della Galilea, hanno constatato tutto quello che di mortificante e di parassitario la vecchia autorità di Roma ha deposto nella limpida e autentica tradizione cristiana. Con l'animo aperto alle nuove aspirazioni della democrazia, essi hanno sperimentato la giovinezza eterna del Vangelo del Regno, e sollevando lo sguardo quasi a scrutare i segni della rinascente alba cristiana, sono impazienti di stringersi con coloro che lavorano per l'ascensione degli uomini nel mondo. Sacerdoti sono e sacerdoti vogliono restare : non giannizzeri di un occulto e malefico potere che insidia alla vitalità del Vangelo nell'atto stesso in cui pretende di tutelarla, bensì ministri del Dio vivente nell'umanità e araldi delle sue progressive rivelazioni. Essi portano nelle loro anime, una consecrazione più efficace che quella ricevuta, come un gravame, dalle mani del vescovo : la consecrazione di un amore per gli uomini che non conosce dubbiezze e non teme delusioni. Essi anticipano già il tipo del sacerdozio futuro : vocazione illuminata e disinteressata al conforto e all'elevazione dei fratelli. Roma crede d'avere in essi strumenti docili alla conservazione della propria tirannia : essi invece sono forieri di libertà ed antesignani del riscatto. Ancora una volta : dalla morte, la vita ; e dall'abbiezione la rinascita.

Leopoldo Fanti.

GEWISSEN, AUTORITÄT UND GEMEINDE IM CHRISTENTUM

Von der Zeit an, als Petrus öffentlich bekannt hatte : « Man muss Gott mehr gehorchen als den Menschen », und Paulus gelehrt hatte : « Gott hat uns in der Freiheit der Kinder Gottes berufen », musste die Frage nach dem wahren und richtigen Verhältnis des Gewissens zur Autorität ein

Problem werden, welches im Geiste des Christentums zu entscheiden war.

Das Problem wurde in bezug auf die staatliche Autorität sofort gelöst: das junge Christentum erkannte dieselbe zwar auf dem Gebiete des bürgerlichen Lebens vollständig an und schärfte den Gehorsam gegen sie seinen Anhängern ein, aber es erklärt nicht nur seine Mitglieder, sondern alle Menschen für frei auf dem Gebiete der Religion. Wie das junge Christentum diesen Grundsatz der Freiheit des religiösen Gewissens im Kampfe mit den staatlichen Gewalten unter schweren Leiden und äusseren Verlusten dennoch siegreich durchführte, ist allgemein bekannt.

Aber das Christentum barg in seinem Schosse eine neue Autorität anderer Art, die sich auf die Religion und das Gewissen selbst bezog. Die Apostel verkündeten die Lehre Christi und verlangten von den Menschen im Namen Gottes die Annahme der evangelischen Wahrheit im Glaubensgehorsam gegen Gott; und gegenüber allen, die gläubig wurden, nahmen sie das Recht in Anspruch, sie im Auftrage Christi im religiösen Leben und den von der Religion geforderten sittlichen Tugenden zu leiten; in den sich bildenden christlichen Gemeinden übten sie das Richter- und Vorsteheramt und übertrugen es auf andere; und während der einzelne Apostel oder sein Schüler und Nachfolger in dieser Weise eine einzelne Gemeinde regierte, sehen wir in Fragen, welche die ganze junge Christenheit betrafen, eine Versammlung der Apostel und älteren Brüder die autoritative Entscheidung treffen (Act. XV, 6—29). Je länger aber die Gemeinden bestanden, desto mehr bildete sich in ihnen noch ein anderer, der Autorität ähnlicher Faktor aus: die Gewohnheiten und Traditionen, welche den Gottesdienst oder die Ordnung in den Angelegenheiten der Gemeinde, oft auch das religiös-sittliche Verhalten betrafen, machten sich als eine den Einzelnen beherrschende Macht geltend.

So musste sich dasselbe Problem in einer neuen Gestalt erheben, sobald das Gewissen einer grösseren und beträcht-

lichen Anzahl von Gläubigen in Streit mit den Lehren, Anordnungen oder Gewohnheiten der Vorsteher oder der Majoritäten der Gemeinden geriet; dies geschah namentlich seit der ersten Hälfte des dritten Jahrhunderts. Jetzt lautete die Frage: Welches Recht hat das Gewissen des einzelnen Gläubigen gegenüber der Lehr- und Regierungsautorität der Bischöfe und der Tradition der Gemeinden? und in Ausdehnung auf das Ganze: welches Recht hat das Gewissen und die dasselbe bildende Tradition einer einzelnen Gemeinde oder Provinz gegenüber der an der Spitze der Christenheit stehenden Kirche zu Rom und der Tradition der Wahrheit der Kirche?

Dieses neue Problem wurde nun im allgemeinen, wie es scheint, gerade im umgekehrten Sinne entschieden: « Das Gewissen der Einzelnen hat *kein* Recht gegenüber der religiösen Autorität der Bischöfe und den Gemeinden, die Meinung der einzelnen Gemeinde keines gegenüber der Autorität Roms und der Gesamtkirche. » Sicher wurde so entschieden bezüglich der *Lehr*autorität Roms und der Gesamtkirche, und bezüglich der Autorität der Bischöfe gegenüber den Einzelnen überhaupt. Denn wenn auch viele Sekten jene Autorität gegenüber sich selbst nicht anerkannten und sich kraft der Stärke ihres religiösen Bewusstseins oder ihrer Theologie oder ihrer Schwärmerei lostrennten, so scheinen sie doch selbst in ihrem eigenen Kreise die gleiche Autorität geltend gemacht zu haben. Nur in praktischen Dingen scheint man die Rechte der Autorität Roms gegenüber Partikulargemeinden nicht so strenge durchgeführt zu haben (vgl. die wirksame Einsprache Irenäus' von Lyon gegen den Ausschluss der kleinasiatischen Gemeinden wegen ihrer Abweichung vom römischen Ostertermin).

Man kann nun allerdings in dieser Entscheidung des Problems, wenn man genau zusieht, bereits eine kleine Abweichung von der Haltung der Apostel erblicken; denn in jenem ersten Streit über die Beobachtung des mosaischen Gesetzes hatte das vorhin erwähnte sogenannte Apostel-

konzil, obwohl seine Teilnehmer, als Judenchristen, das mosaische Gesetz selber noch beobachteten, dasselbe doch den Heidenchristen, deren Gewissen schonend, nicht auferlegt. Aber eines ist in der Haltung der Christenheit auch des zweiten und dritten Jahrhunderts noch sehr zu beachten: sie liess die Autorität gegenüber dem Einzelnen sich nur *auf Grund des Glaubens* und der Ueberzeugung desselben und nur auf dem Wege der Ueberredung und rein moralischen Mittel geltend machen.

War der Glaube da, so forderte die Autorität auf Grund desselben Zustimmung zu seinem Inhalte und Unterwerfung unter dessen praktische, wenn auch mittelbare Folgerungen; war er nicht da, so suchte man zu überreden und zu überzeugen; wurde er dann nicht erzielt, oder wurde dennoch der Gehorsam verweigert, so betrachtete man einfach den Nichtgläubigen oder Ungehorsamen als nicht mehr zur Gemeinde gehörig.

Dies wurde nun aber ganz anders, als im vierten Jahrhundert allmählich das Christentum staatlich anerkannte Religion und die Gesamtkirche zugleich anerkannte Staatskirche wurde. Indem sich die Kirche mit dem Staate vermählte und, wie jenem ihre geistigen Mächte, so ihr seine Machtmittel zur Verfügung standen, verwischte sich der Unterschied zwischen bürgerlicher und religiöser Autorität, und das Verhältnis des Gewissens zu dieser, so wie es in der letzten Zeit aufgefasst wurde, übertrug sich nun auch auf das des Gewissens zu ersterer; so kam man wieder auf den Grundsatz zurück, der *vor* dem Christentum geltend war und den gerade das Christentum bekämpft hatte: dass das Gewissen gegenüber der bürgerlichen Autorität kein Recht hat, d. h. das Gewissen des *Einzelnen;* das der Gesamtkirche freilich ist massgebend für den Staat, der nun christlich ist, aber das Gewissen des Einzelnen ist auch dem Staat gegenüber rechtlos, sobald es von dem der Gesamtkirche abweicht.

In diesem Grundsatze und seiner Anwendung sind nun allerdings zwei verschiedene Formen zu erkennen, die aber

wesentlich auseinandergehen, auch zeitlich neben einander bestehen. Anfangs, als die Verbindung zwischen Kirche und Staat noch jung war und zugleich der römische Staat noch in seiner Stärke bestand (daher auch später immer und überall da diese Form eintrat, wo ein starker, geordneter Staat mit der Kirche verbündet war), stellte die Kirche an den Staat das Verlangen, mit seinen äusseren Machtmitteln für sie gegen abtrünnige Einzelne oder abweichende Gemeinden oder Sekten einzutreten und so deren Gewissen zu unterjochen; als dann der römische Staat zusammenbrach und die Kirche selbst unmittelbar weltliche Gewalt ausübte, lernte sie selbst diese Gewalt auf dem Gebiete der Religion und des Gewissens anzuwenden und tat das nun gewohnheitsgemäss und als etwas Selbstverständliches das ganze Mittelalter hindurch und tut es noch heute, jedesmal wenn ihr Gewalt zu Gebote steht. Das letztere kann um einen Grad schlechter erscheinen, ist aber wesentlich dasselbe.

(Fortsetzung folgt). Dr O. Sickenberger.

TYRRELLIANA

In memoriam. — En préparant cette revue, toute notre âme nous parlait de Lui. Comme Il l'aurait aimée, le chevalier du Modernisme, cette œuvre de combat, et quel champion vigilant et redoutable nous avons perdu! Notre esprit se refuse d'admettre sa fin soudaine. C'est peut-être que le regret laissé par sa disparition est trop vif! c'est peut-être qu'Il n'est pas entièrement mort! Parfois, dans notre cénacle intime, son souvenir nous fait tressaillir à tel point qu'il nous semble entendre sa voix. Il vit: certaines paroles, tombées de ses lèvres, sont devenues sang de notre sang; son attitude, sincère et décidée, a été pour nous une lumière intérieure qui a éclairé notre route. Son âme était de celles qui s'attardent longtemps parmi les humains avant de disparaître.

Comme un prophète, il éveilla dans les cœurs et l'amour et la haine. Il mourut maudit par l'Eglise qu'Il aimait; — ses amis et ses disciples demandèrent, pour son corps, l'aumône d'un gîte.

L'humiliation de sa mort est de celles qui exaltent ; le temps vengera sa mémoire.

Cette revue, où revit son esprit, est comme la première pierre de ce monument de vénération et de reconnaissance que la conscience religieuse moderne élévera un jour sur son humble tombeau de proscrit.

Quelques lettres inédites du père Tyrrell. — (Par l'obligeance du destinataire, un de nos amis les plus en vue, et avec l'aimable autorisation de Miss Petre, nous sommes heureux de pouvoir publier les lettres inédites suivantes, d'une exceptionnelle importance).

Storrington (Sussex), 10 octobre 1907.

Mon cher ami.

Quelle tempête et quel bouleversement [1] après notre dernière correspondance ! Je ne vous ai pas écrit parce que je me sentais en communication « marconigraphique » avec votre esprit...

On m'assure que vous, comme plusieurs de mes plus chers amis, jugez plutôt sévèrement ma lettre au « Giornale d'Italia » [2]. C'est que tout ce qui en anglais est tout simplement *énergique* devient *violent* sitôt traduit dans la langue italienne, dont le style est d'ordinaire plus insinuant et moins bref. Cette lettre n'a pas été écrite en état de colère, cependant elle a voulu être indignée en pleine connaissance de cause. Du moment que l'Encyclique avait interprété notre anonymat, non pas tout simplement dans le sens d'un certain respect pour l'autorité et comme un souci d'éviter le scandale d'une rébellion, mais comme une lâcheté et une supercherie, je me suis déterminé à satisfaire ses désirs. Je sais très bien que je m'expose à une inévitable excommunication ; mais j'ai pensé qu'il fallait que quelqu'un se sacrifiât pour tous et qu'en somme, déjà suspendu *a divinis*, je me sacrifiais, au fond, moins que les autres. Je ne voulais pas qu'on puisse dire que l'Encyclique avait été accueillie sans aucune protestation et que les modernistes avaient été aussi lâches que la minorité du Concile du Vatican.

Je ne me flattais pas que d'autres suivissent mon exemple ; je sais bien que beaucoup voudraient me faire tomber ou tenter de

[1] Allusion à l'Encyclique *Pascendi*.

[2] Lettre de protestation contre la *Pascendi* parue dans le « Giornale d'Italia », après la publication de l'Encyclique.

défendre eux-mêmes en me condamnant publiquement. L'homme d'avant-garde est toujours une protection pour tous ceux qui marchent derrière lui ; et à présent Loisy lui-même devient tolérable du moment que je suis si intolérable. Je puis être un mesquin diplomate, mais telle fut ma diplomatie.

Quant à l'affaire du *Celebret, leurs* mensonges sont réellement incroyables [1]. J'ai écrit au Cardinal Ferrata, que s'il ne publie pas toute ma correspondance à partir du 4 juillet 1906 jusqu'aujourd'hui, ou bien s'il ne se donne pas la peine d'insérer dans la « Correspondenza Romana » une rectification des faussetés publiées, je porterais à la connaissance du public toute l'histoire de mes difficultés avec l'autorité ecclésiastique, et ceci en commençant par l'an 1900, car en réalité tout cela n'est pas autre chose que la continuation de la conjuration des jésuites contre moi. J'ai fixé le 19 octobre comme dernier délai pour l'accomplissement de ces conditions. S'ils possédaient un peu de diplomatie ils devraient m'envoyer, même à présent, mon *celebret* et me faire taire de la sorte. Mais ils sont comme les porcs de Gerasa : « *impetu abiit totus grex per praeceps in mare* »...

Très affectueusement. G. TYRRELL.

*
* *

Meadhurst, Eaestbourne (Sussex) 20 décembre 1907.
Carissime,

F. m'a montré votre lettre du 14 décembre. Je n'ai pas écrit auparavant parce que j'étais occupé par la traduction du « Programma dei Modernisti ». J'ai à peine fini d'en corriger les épreuves... J'ai introduit dans le texte quelque phrase nécessaire pour le rendre intelligible aux lecteurs protestants. Ainsi j'ai ajouté une note de réponse à Mgr. Moges, lequel, dans un article paru dans le *XIX Century* de décembre, nous accuse de nier la divinité du Christ et fait tout son possible pour nous aliéner la sympathie des protestants et des anglicans...

Je publie un article signé dans l'*Hibbert Journal* de janvier et

[1] La « Corrispondenza Romana » avait ces jours-là justement insinué que le P. Tyrrell, à la veille de prendre une attitude si fière vis-à-vis du Vatican, lui avait adressé des propositions très conciliantes afin d'obtenir la permission de célébrer de nouveau la messe.

j'en publierai un autre dans le *Rinnovamento*. De cette manière Rome pourra constater qu'elle ne m'a pas réduit au silence...

Il est déplorable qu'il n'existe pas un millionnaire pour empêcher Rome de recourir au « pacte de famine ». Je crois qu'on pourrait préparer, en français, en anglais et en allemand, une lettre circulaire adressée à tous ceux qui s'intéressent à la cause de la réforme catholique, qu'ils soient catholiques ou non, et qu'on pourrait constituer un comité pour assister les prêtres qui travailleraient (pour l'œuvre commune). Je ne pense pas qu'une institution comme la *Pusey House* de Oxford serait opportune. Il est préférable de récompenser avec générosité le travail aussitôt accompli, que d'entretenir des individus en vue d'un travail futur. J'écris à S... pour le consulter. Il jouit d'une grande autorité internationale et se passionnera pour la chose... Du reste, même si nous étions forcés de garder le silence grâce à la violence tant d'ordre économique que d'autre nature, les impostures du jésuitisme seraient également condamnées à une rapide dissolution. La violence a réussi dans le passé seulement parce qu'elle avait l'appui de l'opinion publique de ce temps contre une minorité progressive. Rome ne possède plus cette arme. Aujourd'hui la majorité méprise l'emploi de la violence comme instrument spirituel. La lutte est entre des individus sains et des sots lunatiques. Le « Programma » fera grande impression en Angleterre et en Amérique. Je désire qu'il soit traduit en allemand ; le ressentiment de l'Allemagne contre les conspirateurs du Vatican augmente tous les jours.

De toute mon âme.

G. Tyrrell.

*
* *

Kensington W., 13 décembre 1907.
13, Vicarage-Gate.

Carissime,

.....[1] Pour ce qui concerne l'érudition et la science critique je suis de beaucoup inférieur à ***. Mes dons se réduisent à une espèce d'aptitude féminine à saisir les conclusions sans l'appui des prémisses, de pressentir ce que l'histoire *doit* dire, d'entrevoir hy-

[1] J'avais félicité le p. Tyrrell à propos de certains articles. Il me répond avec la modestie qu'on constate en donnant une exquisse sommaire de sa psychologie.

pothèse et synthèse. Naturellement je fais beaucoup de lecture, à ma manière, par intervalles et de façon irrégulière, et, peut-être, possède-je, dans ma *subconscience*, les prémisses dont je ne saurais pas donner l'énonciation complète. Seules les circonstances et les péripéties extérieures m'ont, contre ma volonté, mis en vue, me faisant apparaître comme le condottiere d'un mouvement dont je ne suis tout simplement qu'un *studioso* et un disciple. Ce devrait être une caractéristique de notre groupe de n'appeler personne comme maître et de défendre avec jalousie l'autonomie personnelle pour laquelle nous luttons...

Ci-jointe une lettre de S...[1] où il y a beaucoup de son sens. Mais ce qu'il dit n'exclut point le propos de garantir les conditions nécessaires du travail. La pauvreté est une chose bonne, mais la détresse est aussi mauvaise que la richesse : elle est plus paralysante. Je lui écrirai de nouveau...

J'ai le devoir ingrat de vous informer que *** est trop bavard,... et trop plein de sympathie pour les formes les plus crues du protestantisme. Moi aussi, je préfère le protestantisme au vaticanisme ; mais j'espère toujours qu'il a un avenir pour un catholicisme transformé...[2] J'approuve entièrement cette idée. Une critique persévérante et une exposition des méthodes du Vatican à la lumière des principes moraux et chrétiens, libre en même temps de toute vulgarité anticléricale, serait le meilleur système pour déplacer les racines de l'arbre... Je crois, cependant, que son ton devrait être prophétique et religieux, et en même temps historique et critique. Il serait opportun de reprendre la menace avec laquelle les saints des temps passés jugeaient et se prononçaient sur la cour romaine et ses méthodes : *Regnum Dei auferetur a vobis*... La principale cause de corruption a toujours été l'atmosphère morale du Vatican.

Le cas Batiffol[3] devrait être un avertissement pour Murri, W... et tous ceux qui espèrent se sauver eux-mêmes en se séparant de nous. C'est le dernier mérite de Rome de briser le lien opportu-

[1] S. avait déconseillé la fondation d'une caisse moderniste internationale destinée à aider le mouvement et, en particulier, les prêtres modernistes frappés par l'autorité ecclésiastique.

[2] L'auteur explique sur ce point les démarches faites avec quelques amis pour la fondation d'un périodique de combat, qui aboutirent plus tard à *Nova et Vetera*.

[3] Soudainement congédié de l'Institut catholique de Toulouse.

niste, de ne pas accueillir le Laodicéen[1] vomi par le ciel et la terre.

Avec mes meilleurs souhaits pour le nouvel-an.

G. Tyrrell.

* * *

Vent de persécution. — On lira plusloin la rétractation que la Curie romaine a exigé de l'abbé Bremond. Grâce à des renseignements particuliers, nous sommes en état de savoir que des motifs d'ordre très délicat et très élevé ont obligé l'abbé Bremond à signer un document qui peut, à première vue, paraitre un dernier et posthume affront au regretté P. Tyrrell. Nous n'avons qu'à signaler la haine implacable que l'Eglise voue au Grand Moderniste mort, en frappant ses amis les plus chers et en les forçant à le désavouer publiquement.

Miss Petre, elle aussi, l'amie, le disciple fidèle et dévoué du P. Tyrrell, est l'objet, en ce moment, d'une persécution mesquine. Le Prieur des Prémontrés à Storrington se fait un devoir de défendre aux catholiques du pays de lui faire visite, et d'avoir avec elle n'importe quelle relation. Il est vrai qu'il prêche dans le désert, car les catholiques, loin de déserter la demeure très honorablement connue de Miss Petre, ne négligent aucune occasion de lui témoigner leur sympathie et leur amitié. Mais le révérend père est allé jusqu'à prescrire aux prêtres de son église de lui refuser la communion ! Cependant Miss Petre n'a jamais été l'objet d'aucune peine canonique. De quel droit peut on la déshonorer publiquement en lui réfusant les sacrements ?

* * *

Rétractation. — On sait que M. l'abbé Bremond avait été frappé de suspense *a divinis,* au mois de juillet 1909 pour avoir présidé les funérailles du père Tyrell.

Après de longs pourparlers, M. Bremond a envoyé à Rome, le 8 septembre, une formule de rétractation qui n'a pas été agréée.

Le 5 novembre, il a signé la formule suivante :

« *Dans des sentiments de pleine et sincère soumission à l'autorité ecclésiastique et par l'entremise de S. G. Mgr. l'Evêque de Southwark, l'abbé Bremond déclare regretter et condamner tout ce qu'il a fait et dit de répréhensible aux funérailles du P. Tyrrell.*

[1] Voy. Apc. III, 14 ss.

Il déclare en outre adhérer sans réserve à toutes les doctrines de l'Eglise, et notamment aux enseignements contenus dans le decret Lamentabili *et dans l'Encyclique* Pascendi.

Fait à Aix-en-Provence, le 5 novembre 1909.

Signé : Henri Bremond.

A la suite de cette rétractation la suspense a été levée par l'autorité supérieure.

* * *

La vie du p. Tyrrell. — Miss Petre, l'héritière littéraire du P. Tyrell, est en train de préparer sa biographie. Celle-ci sera complète et définitive et l'auteur espère pouvoir donner, grâce à elle, une idée exacte de ce que le P. Tyrrell a véritablement été et voulu. A cette fin, elle prie tous ceux qui possèdent de ses lettres de bien vouloir les lui communiquer.

Adresse : Miss Maude D. Petre, Mulberry House, Storrington, Sussex, Angleterre.

* * *

Nous sommes heureux d'annoncer que nous reproduirons, dans un des prochains numéros, le portrait du P. Tyrrell. L'on sait qu'il est extrêment difficile de s'en procurer, même en cherchant parmi ses amis les plus intimes.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

La fin du « Rinnovamento ». — Le *Rinnovamento*, après trois ans de vie, vient de disparaître. Cette revue, passablement batailleuse à ses débuts, et se faisant, par les comptes rendus et la chronique surtout, l'écho du nouveau courant intellectuel dans le domaine religieux, était bientôt devenue une publication paraissant irrégulièrement, lourde à la main comme à la lecture. L'excommunication avait surpris ses directeurs : jeunes laïques, animés des meilleures intentions et qui, affranchis des entraves ecclésiastiques et des préoccupations économiques, avaient éveillé l'espoir qu'ils auraient su résister. Cependant, le programme trop générique de la revue et qui reflétait l'incertitude et le désaccord existant entre les directeurs, le sens finement aristocratique des convenances, l'influence délétère de quelques per-

sonnes riches sans doute de vie intérieure, mais hésitantes dans leur attitude vis-à-vis de l'Eglise, toutes ces choses contribuèrent à enlever à la revue cette sorte de cachet personnel qui lui aurait permis d'exercer une influence décisive sur le public. Ce journal de la droite moderniste avait été pourtant le seul, en Italie, qui avait continué à paraître, après l'excommunication de ses directeurs. Sa fière résistance restera toujours un des plus beaux épisodes du modernisme italien. Seulement, les directeurs de ce périodique ne surent pas profiter de la force qui leur venait de telle attitude. Ils la considérèrent comme exceptionnelle et tâchèrent de la justifier catholiquement au moyen de la théorie des droits de la conscience chrétienne du cardinal Newmann, dans sa lettre au duc de Norfolk. Cette situation était grosse d'équivoques, d'autant plus que la théorie de Newmann n'était pas applicable au cas concret des directeurs du *Rinnovamento* et elle-même ne peut être soutenue vis-à-vis des affirmations du catholicisme actuel et si on la dégage de sa forme d'argumentation *ad hominem*. En fait, les directeurs du *Rinnovamento* estimèrent opportun de ne plus se mêler de modernisme, de cesser toute critique à l'égard des actes de Rome, de faire presque abstraction des exigences de la vie chez eux et autour d'eux. Mais, par cette abdication volontaire, la revue cessait d'être moderniste et juste au moment où, pour la sincérité et la nécessité de son existence, il fallait s'affirmer nettement pro ou contre le modernisme. Au demeurant, le *Rinnovamento* présentait-il une conception véritablement moderniste ? Ses directeurs n'ont point manifesté et affirmé leurs idées par une collaboration fréquente et sérieuse, et si l'on fait abstraction de quelques articles du P. Tyrrell, nous avons toutes les raisons pour en douter. L'Italie n'avait pas besoin, en ce moment, d'une vague et multiforme culture scientifique dans le domaine religieux, mais bien d'être intéressée passionnément aux problèmes religieux et ecclésiastiques comme aux problèmes les plus vitaux pour la formation de la conscience nationale. Il ne s'agissait pas de réclamer le droit de s'occuper avec sérénité des sciences religieuses sans subir le contrôle odieux d'un cléricalisme méfiant ou de revêtir l'Eglise d'habits nouveaux afin de la concilier avec la nouvelle Italie. Le vrai problème était bien plus grave. Les directeurs ont dû finir par s'en apercevoir et c'est la cause pour laquelle ils ont préféré suspendre leur publication. La science religieuse, aujourd'hui, ne

lutte pas seulement pour conquérir son autonomie vis-à-vis des conceptions théologiques et des prétentions de domination intellectuelle du cléricalisme, mais elle pose à l'esprit religieux des nouveaux problèmes qu'il ne peut pas se refuser de résoudre. C'est cette solidarité de la science avec la pensée spécifiquement religieuse qui a effrayé le *Rinnovamento*. Ainsi, sa mort est peut-être un acte de sincérité provoqué par l'attitude brutale et définitive de l'Eglise et par l'apparition d'un modernisme radical. L'ancien libéralisme italien, qui s'inspirait des traditions de Rosmini et de Manzoni, renouvelé récemment dans l'Italie septentrionale — qui est son terrain classique, — perd avec le *Rinnovamento*, son principal et, peut-être, dernier organe. L'Italie, pour se libérer de l'influence néfaste de Rome, a besoin d'un programme plus batailleur et plus radical. Cependant, nos vives sympathies personnelles et le désir de voir s'affermir contre Rome toutes les tendances modernistes, quelles qu'elles soient, nous font regretter la disparition du *Rinnovamento*.

L'interdiction de « Battaglie d'oggi ». — Le 30 octobre 1909, la Curie de Naples a interdit le vaillant périodique moderniste dirigé par M. Gennaro Avolio. En voici le décret : Etant donné qu'à Naples se publie un journal intitulé *Battaglie d'oggi* (Batailles d'aujourd'hui), au plus grand détriment et scandale de toutes les consciences, l'Em. seigneur cardinal archevêque Guiseppe Prisco, en exécution des décisions pontificales prises contre le « modernisme » et en raison de son ministère pastoral, défend aux fidèles, sous précepte grave, la publication et la lecture de ce journal. En conséquence, par mandement spécial de l'Em. seigneur cardinal-archevêque et par son Autorité ordinaire, nous faisons connaître à tous les fidèles de cet archidiocèse que personne ne pourra, en aucune manière, concourir à la publication et diffusion du journal par la parole, ni s'associer, l'acheter, le lire ou le conserver, sous peine de péché mortel. Les ecclésiastiques, dans les ordres sacrés, qui contreviendraient en quelque manière que ce soit à une telle prescription, doivent savoir, en outre, qu'ils encourraient *ipso facto* la suspense *a divinis*, réservée d'une manière spéciale à sa louée Eminence Révérendissime.

Donné à Naples à la Curie archiépiscopale, le 30 octobre 1909.

Pour le vicaire général,
François chan. Ferrari.

M. Avolio, en reproduisant ce décret (*Battaglie d'oggi*, 15 déc. 1909), le fait suivre d'un commentaire où il proteste contre les calomnies et la ridicule prétention de la Curie de créer un péché mortel « octave ». « Nous, pourtant — ajoute-t-il — confiants dans la bonté de notre programme, dans le consentement des honnêtes gens et surtout dans le témoignage de notre conscience, qui nous rassure, nous marchons de l'avant, au nom de Dieu, en nous souvenant des paroles du grand cardinal Newmann : dans les conflits entre sa propre conscience et son supérieur, fut-il le pape lui-même, il nous faut nous tenir plutôt du côté de la conscience que de celui du supérieur. »

Ce décret a provoqué une salutaire réaction, aussi bien parmi le clergé que parmi les laïques. Un prêtre napolitain a adressé à son Eminence une lettre ouverte, qui est un excellent symptôme de réveil de la part du bas clergé de ce pays. Le directeur du périodique condamné, en outre, a reçu de partout de nombreux témoignages de sympathie et de solidarité, auxquels nous avons le plaisir de joindre le nôtre. Les conséquences pratiques du décret d'interdiction ont été : d'abord, une augmentation d'abonnements de la part du clergé ; ensuite, une entente des plus courageux d'entre eux, afin d'intensifier le mouvement moderniste. Sur 400 prêtres abonnés (et parmi eux se trouvent plusieurs vicaires, professeurs de séminaires et religieux), cinq seulement résilièrent leur abonnement, mais deux d'entre eux déclarèrent qu'ils continueraient à lire le journal. Enfin, la vente au numéro s'est sensiblement accrue.

A partir du mois de janvier, *Battaglie d'oggi* apparaît sous forme de brochure et porte à 40 le nombre de ses pages.

Pour ce qui concerne l'abonnement (5 fr. pour l'Italie et 6 fr. 50 pour l'étranger), s'adresser à l'administration de la revue, 2, Sant Antonio, à Tarsia-Naples.

Prof. Martin Spahn. — La *Correspondenza romana* a dernièrement publié un entrefilet très sévère à l'égard du prof. M. Spahn, en le signalant comme un loup recouvert d'une peau d'agneau, et qu'il est nécessaire de dévoiler aux yeux des bons catholiques allemands. M. Spahn n'a jamais fait ouvertement profession de modernisme. Il n'a pas à se reprocher d'autres crimes que celui de penser avec son propre cerveau. Mais pour un catholique, même savant, c'est le plus grave des crimes.

Le nouveau cas Bureau. — Décidément les professeurs des Universités se trouvent soumis, de la part de Rome et, pour elle, de la « Correspondance de Rome », à une tutelle qui serait grotesque si elle n'était pas révoltante. Voici donc que la sus-dite « Correspondance de Rome » vient de décider que le prof. Paul Bureau ne peut être en même temps professeur à l'Institut catholique de Paris et à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, et cela parce que ce serait un grave scandale que de voir un catholique enseigner en un endroit où professent libres-penseurs et protestants, — un Séailles, par exemple, ou un Roberty.

Le prof. Bureau n'est pas à ses premières déconvenues. Quand il publia son excellent ouvrage : *La crise morale des temps modernes*, les évêques protecteurs de l'Institut le blâmèrent, un peu plus tard, Rome mit son livre à l'index. Aujourd'hui, pour obéir aux ordres de la feuille romaine, il a dû abandonner sa chaire aux Hautes Etudes.

Nous avons en trop grande estime M. Bureau pour nous permettre d'apprécier sévèrement son attitude rémissive, dont nous ignorons les raisons intimes, mais nous ne pouvons pas ne point protester contre le traitement humiliant qu'on inflige aux savants catholiques, soupçonnés d'idées libérales. Pourquoi la « Correspondance de Rome » souffre-t-elle donc que son rédacteur et correspondant de Paris, M. Rocafort, enseigne au Collège Saint-Louis en bonne compagnie anticléricale ?

Le P. Benno Auracher. — L'ex-définiteur général des Capucins, l'ex-provincial du couvent bavarois de l'ordre, le P. B. Auracher, qui jouissait d'une très grande autorité auprès du Vatican, et dans tout le monde catholique d'Allemagne, vient de se marier civilement à Londres. Telle est la stupéfiante nouvelle qu'on lit dans le *Das Neue Jahrhundert*, du 9 janvier.

Ce journal affirme avoir puisé ce renseignement à bonne source et promet de donner prochainement des plus amples détails. En dépit des agissements du Vatican pour étouffer le scandale, tout le monde sait aujourd'hui que le P. Auracher a quitté l'Eglise. Les journaux catholiques allemands s'étaient hâtés de nous apprendre que le P. Auracher avait été victime d'une perturbation mentale, tandis que ses anciens collègues bavarois affirmaient qu'il s'était réfugié dans un petit couvent pour y chercher la paix et l'oubli. Hélas ! le pieux mensonge, lui aussi, est cousu de fil blanc ! Le P.

Auracher ne se cache nullement et nulle part, et sa résolution a été provoquée, non par son esprit détraqué, mais par les vexations dont il était l'objet à Rome de la part de ses supérieurs et de quelques hautes personnalités de la Curie romaine.

Mgr A. Giobbio. — En même temps que le P. Auracher, Mgr A. Giobbio, sous-secrétaire de la Congrégation des Réguliers, professeur de droit canonique à l'Université de l'Apollinaire, professeur de diplomatie à l'Académie des Nobles Ecclésiastiques, auteur de plusieurs volumes sur les rapports entre l'Eglise et l'Etat en France, jetait le froc aux orties. Nous ignorons jusqu'à aujourd'hui les vrais motifs qui ont poussé ce prélat à quitter une carrière si honorifique et rémunératrice, et qui l'aurait conduit droit au cardinalat.

Est-il entré dans l'Eglise Vaudoise? avait-il simplement l'intention de se marier? Les nouvelles que nous avons reçues sont contradictoires, mais nous espérons pouvoir bientôt éclaircir ce mystère. Cet événement, bien que le Vatican ait fait l'impossible pour étouffer le scandale, a provoqué une grande émotion à Rome. Les fréquentes défections du haut clergé lui-même sont un symptôme bien inquiétant pour la solidité de l'édifice romain.

Revue d'histoire et de littérature religieuses. — La *Revue d'histoire et de littérature religieuses* a repris, ce mois-ci, sa publication, sous la direction de M. Alfred Loisy, professeur d'histoire des religions au Collège de France.

L'objet de la *Revue* est purement *historique* et *critique*. Elle publie, sur tous les sujets se rapportant à l'histoire des religions, soit des mémoires originaux, soit des exposés destinés à préciser l'état actuel des questions et à servir aux lecteurs de point de départ pour des travaux personnels. Elle donne aussi des analyses et comptes rendus des ouvrages relatifs à ces mêmes sujets.

La *Revue* paraît tous les deux mois par fascicules de six feuilles d'impression (96 pages), et forme chaque année un volume d'environ 580 pages.

Prix de l'abonnement annuel : 10 francs pour la France et les colonies françaises ; 12 fr. 50 pour l'étranger.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont exigibles après la distribution du premier numéro de l'année.

Prix d'un numéro à part : 2 fr. 50.

Pour les abonnements, s'adresser à la librairie Nourry, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris (IXe).

Pour tout ce qui regarde la rédaction, s'adresser à M. A. Loisy, 4 bis, rue des Ecoles Paris (Ve).

« **Il Commento** ». — C'est la nouvelle revue de M. Romolo Murri qui remplacera désormais la *Rivista di Cultura*. Il s'agit là d'une publication bimensuelle, destinée à donner à ses lecteurs, plutôt que des études originales, des commentaires sur les principaux événements de la vie religieuse, politique et sociale. Un périodique, en somme qui veut être utile en signalant les meilleurs critères pour la lecture, pour l'étude et pour la compréhension de la vie.

Nous lui adressons nos vœux de succès, certains qu'elle contribuera pour une grande part, comme elle se le propose, « au réveil de la conscience nationale ».

Pour l'abonnement (8 fr. pour l'Italie et 10 fr. pour l'étranger), s'adresser à M. R. Murri, Viale Glorioso, Roma.

La « Cultura Moderna ». — M. D. Battaini reprend, après quatre ans de silence, la publication de sa *Cultura Moderna*. Cette revue se propose d'intensifier l'habitude de l'étude parmi ses lecteurs et de leur faire connaître les traductions des meilleurs ouvrages étrangers (Newmann, Harnack, Caird, Cheyne, Höffding, Lea, Petre, Farrar, etc.), que le même éditeur fait paraître dans sa « Biblioteca del pensiero religioso moderno ».

A la nouvelle revue, qui vient d'accroître les forces du mouvement moderniste, nous souhaitons le meilleur succès.

Nous sommes heureux d'annoncer que M. Battaini a eu l'amabilité d'accorder à nos abonnés une remise de 30 % pour les ouvrages de la susdite collection. Nos remerciements les plus chaleureux.

Pour l'abonnement à la Revue (2 fr. pour l'Italie et la Suisse, 2 fr. 50 pour l'étranger), s'adresser à M. D. Battaini, Mendrisio (Suisse).

La « Krausgesellschaft ». — Depuis cinq ans, il existe en Allemagne une société de catholiques progressistes, dénommée « Krausgesellschaft », d'après le célèbre Franz-Xaver Kraus, professeur d'histoire ecclésiastique et d'histoire de l'art à l'Université de Fribourg (Baden) et mort en 1901.

La « Krausgesellschaft » exerce son activité en faisant des conférences et en publiant des brochures d'actualité qui traduisent les tendances des catholiques progressistes. Elle a son siège à Munich (Bavière). Le Dr Otto Sickenberger (Schubertstrasse, 5, Munich) en est le président et M. H. Tremel (Ländstrasse, 6, Munich), le secrétaire.

La « Krausgesellschaft » nous fait savoir qu'elle serait heureuse de se mettre en relation avec les sociétés analogues des autres pays.

COMPTES-RENDUS

CHRISTIANITY AT THE CROSS-ROADS

by George Tyrrell

(London, Longmans, 1909).

In this, his posthumous work, Father Tyrrell is mainly right in his contention that, what he calls the Apocalyptic Vision of Jesus, the traditional Jewish schema of the other world, which the tooth as the super-physical groundwork of this doctrine, is much, better represented by Catholicism, or even by Orthodox ; thou by Liberal Protestantism. Jesus found His countrymen believing in a final Judgement, a Resurrection, an intermediate state in which prayers for the dead availed, in paying honour to the saints, in priests, temple and sacrifice. He not only never denounced these things but practised the religion Himself. He came not to destroy, but to fulfil ; to transform Judaism, not to uproot it. The principal catholic dogmas had their roots in His religion, though these dogmas underwent a great transformation by absorbing Hellenic cults and philosophy. The same may be said of the cardinal dogma, the Incarnation. This depends ultimately, according to Tyrrell, upon the claims of Christ, upon the idea He had of Himself, and Tyrrell had not much difficulty in showing that this claim, though much more explicit in St John's Gospel, is substantially the same in the pages of the Synoptics. Though he made that claim under the Jewish category of possession by the Spirit, its nature was not altered when translated into the formulae of Hellenic philosophy. Thus the growth of Christology represented us common divinisation of a saint or hero,

such as where known among the heathen. It is to this that the parentage of that « sacramentalism », which Tyrrell ascribes to Jesus, can be traced, rather than to any historical sayings of His bearing directly on the subject. For, as Loisy has shown, it is not only uncertain whether Jesus ever directly instituted the Eucharist, but it seems far more probable that He did not. But the influence of the Logos-idea upon sacramental doctrine comes out very clearly in St John's Gospel, Christ, then, not only never condemned, but, on the contrary, supported, external religion. He condemned only his abuses.

And so far as Liberal Protestants regard dogmas, rites and sacraments as mere accretions on the Gospel, they are wrong historically, since these things were the necessary outcome of the teaching and claims of Christ. But Father Tyrrel's condemnation of Liberal Protestantism is far too sweeping. It is not true that it neglects the Apocalyptic element altogether. Harnack, more especially, founding his opinion, it is true, upon a single text in St Matthew of more than doubtful historicity, has a deeper view of the God-consciousness of Jesus than Loisy appears to have, and approves the christological dogmas of a later age which protected the idea involved in that consciousness.

It is largely, though by no means entirely, a question of the degree of emphasis which is laid upon the moral or the mystical respectively. Judged by the Gospel standard, the message of Liberal Protestantism is certainly not that of « the Kingdom », whose prevailing note was immediatly, still present in the liturgy of the Church and in her ceremonial symbolism. The Liberal Protestant, on the other hand, recognising that the expectation of the immediate Advent was an illusion, lays stress upon the immanence of the moral ideal, and its approximate fulfilment, in this life. A valuable point of view, and one to which Tyrrell, in his eagerness to discredit Liberal Protestantism, hardly does justice. Indeed, he seems sometimes almost to endorse the oldfashioned Christian pessimism as regards this life and to deny the existence of moral or intellectual progress, though elsewhere, in this same work, he explicitly admits it. It is curious here to see the Liberal Protestant taking the more objective and social view, while the Catholic insists upon the individual element. But the reversal of the usual standpoints is only apparent. It is true, for Tyrrell says so himself,

that he had more sympathy with the fervent individualism of orthodox Protestantism than with the cold, philosophical, socialism of its Liberal type. But that is only because his truly Catholic mind was in full agreement with that harmony between the individual and social element, which is found in the Catholic Church alone, and, there, alas! only implicitly.

From one point of view, within the Church the salvation of the individual is everything; from another, the Church is everything, the individual must be sacrificed to the Church and is saved only through the Church. The two points of view are harmonized, not by laying stress upon a receding moral ideal on the phenomenal plane, but upon the close and immanent presence of the unseen univers and the reciprocal interaction between it and the phenomenal.

This is the inner meaning of te Church's sacramental system and especially of her startling Eucharistic doctrine.

The pratical effect of that system is two-fold, corresponding to the double character of sacramental symbolism. It insists on the nearness of the unseen, and, at the same time, provides common symbols, for its expression, which have had the effect of binding together in one Society men of all places and ages down to the present time, on a scale, and in a manner, that no other sect can boast. It is for this reason, among others, that Father Tyrrell believed the Catholic Church would be the Church of the future, as it has been of the past, if only it could break with those narrow and conventional categories by which, at present, it « holds the truth in error ».

Father Tyrrell is right in making the chief originality of Jesus consist in His personal claim, influence and self-sacrifice, a permanent influence which is only adequately imaged by the idea of this perpetual presence in the Church and in the soal of each Christian.

The Liberal Protestant, too, acknowledges the dependence of the individual on environment, or, in other words, on Tradition, but his « Church » is a collection of dis-connected units, and not One Body in Christ filled by one Spirit.

It is not, however, easy to see on what principle Tyrrell made his distinction between revelation and theology. The « Apocalyptic Vision », to which alone he assigns the title of « revelation », was,

as he admits, the result of a long theological development in Judaism, which Christ took just as He found it. The main difference between this and the subsequent theological development of the Church was that the first was the work of the religious imagination, the latter of the understanding. The first was theology in the making, just as theology was dogma in the making.

And it also must be pointed out that, when once the « Apocalyptic Vision » is no longer taken literally, the moral element naturally, becomes more prominent than the mystical.

In this respect the Liberal Protestant is right as against Tyrrell, though he is not so far as he makes it merely the ideal of human progress.

For, when once the literal interpretation of « the Vision » is surrendered, it may symbolize one thing as well as another, or even-nothing at all beyond its moral implications.

It can only be, in any case, by a spiritual intuition that we admit a super-physical reality behind those symbols, and as to the nature of that reality we must acknowledge our ignorance, except that it must be in conformity with the moral ideal involved in it.

The metaphysical idea and the moral ideal thus mutually determine and condition each other, and both Tyrrell and the Liberal Protestant are wrong in subjecting the one to the other. The latter is not in subjection to the former, as Tyrrell maintains, for it is the moral, as the only known element, that is normative of the mystical.

But, at the same time, the value of the mystico-metaphysical element to morality is incalculable; in giving it an eternal and absolute significance, which it does not possers in its merely conventional or utilitarian aspect. At it is because the moral ideal is the result of the blending of these two elements of consciousness, the idea of goodness and of methaphysical reality, that the latter is found to be necessarily contained in it.

But, though the sense of the eternal value of right in thus implicit in human thought it is by no means always explicitly acknowledged. It is Jesus who arouses that slumbering consciousness. He is, as Father Tyrrell says, Conscience incarnate, and His spirit becomes the conscience of every man whose soul He enters. He is « the Light that lighteneth every man ».

H. C. Corrance,
Bridge of Allan (Scotland).

POIGNÉE DE NOUVELLES

— *Battaglie d'Oggi* ont pris l'initiative d'un *referendum* sur le célibat parmi le clergé italien. Au moment opportun, nous en ferons connaître les résultats à nos lecteurs.

Nous publierons prochainement un article du Dr Aschenbrödel, où notre éminent collaborateur exposera une théorie très originale sur la nature et sur les effets du célibat ecclésiastique.

— On nous écrit de Naples que, dans ces derniers mois, on remarque une diffusion considérable, parmi le clergé de l'Italie méridionale, de certains livres modernistes, et, en particulier, de *Medievalismo*, du P. Tyrrell, de la brochure de M. Houtin : *Un prêtre marié*, et de quelques publications de M. Loisy.

— La librairie E. Nourry va faire paraître incessamment une étude très documentée sur l'*Affaire Tyrrell*, par le pasteur Raoul Gout.

Chez le même libraire, M. Houtin publiera très prochainement un livre sensationnel, dont nous ne sommes pas autorisés à parler en ce moment, mais dont nous publierons des extraits dans notre deuxième numéro.

— A fait le tour des journaux le récit de ce riche prélat romain, récemment mort, qui a laissé un testament par lequel il lègue à l'Association anticléricale Giordano Bruno, de Rome, cinq mille francs, pour les remettre au premier prêtre qui défroquera pour des convictions contraires à l'état ecclésiastique.

— Dans la *Rivista di Cultura* (1er octobre 1909), M. Murri se déclare l'auteur des brochures suivantes, mises dernièrement à l'index : *Filosofia della fede*, et la *Psicologia della Religione* (de Sostene Gelli), qui n'est autre chose qu'une adaptation de l'ouvrage du P. Tyrrell : *Religion as factor of Life*.

— Exodes : M. John-V. Quinn, recteur de l'église Ave Maria, à Ilion, Etat de New-York. — M. P.-J. Raeskin, vicaire à la paroisse du Rosaire et Saint-Dominique, à Harlem.

— Pour paraître dans les prochains numéros de la *Revue* : Dr K. Gebert : *Der Modernismus als Weg zur Confessionnellen Friede*. — Dr Aschenbrödel : *Une conversation avec Wilfred Monod*. —

P. Saintyves : *Deux rites qui s'en vont.* — Dr Scholasticus : *Le problème moral dans le Modernisme.* — H.-C. Corrance : *Jesus or Christ.* — G.-B. Mariñ Aparicio : *La politique religieuse en Espagne.* — A. Michel : *La situation religieuse en Belgique.* — N. N. : *L'utilisation de l'Evangile.* — O. Pey Ordeix : *Les jésuites d'après le P. Vasquez ; La béatification d'un janséniste*, etc.

D'autres articles nous ont été annoncés par M. Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque ; le Rév. Lilley ; le prof. Minocchi, de l'Université de Pise ; M. R. Dell ; M. le Dr Rouby ; M. G. Quadrotta ; etc.

LIVRES REÇUS :

J. Français. — **L'Eglise et la Sorcellerie,** pièces historiques avec textes et documents. Librairie *Emile Nourry,* 14, rue N.-D.-de-Lorette, Paris, 1910. — Un beau vol. in-12, papier vergé . . . . . **3 fr. 50**

Le nouvel ouvrage de J. Français vient combler une lacune grave des histoires générales et particulières. Toutes laissant ignorer, ou à peu près, quel fut le nombre formidable et le rôle énorme des procès de sorcellerie, dans la vie sociale de l'Europe, du moyen âge au XVIIIe siècle. Cet excellent travail, essentiellement documentaire, complétera surtout et très heureusement les divines histoires de l'Eglise, par trop discrètes sur ce point.

L'auteur a dégagé les diverses opinions de l'Eglise en cette matière et montré quelles en furent les conséquences dans son attitude pratique. Il a suivi son œuvre procédurière en France et hors de France, notant avec soin les détails savoureux qui se mêlaient à ces drames tragiques.

Une procédure qui dépeupla des provinces entières méritait une histoire. Elle ajoute un curieux chapitre à l'histoire des variations de l'Eglise catholique.

Outre de nombreux documents officiels annexés à son travail, l'auteur a ajouté la publication d'un procès inédit.

Ce livre, qui manquait aux travailleurs et aux hommes cultivés, aura nécessairement le succès auquel il a droit.